9e Année — N° 69

DEUX RONDS

Du Dimanche 13 au 20 Février 1898

LE PÈRE PEINARD

Réflecs HEBDOMADAIRES d'un GNIAFF

ABONNEMENTS France — Un an. . . . . 6 » — Six mois. . . . . 3 » — Trois mois. 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur — Un an. . . . . 8 » — Six mois. . . . . 4 » — Trois mois. . . . . 2 »

LE REMÈDE A LA MISTOUFLE?

C'EST L'ÉNERGIE

LES EMPOISONNEURS PATENTÉS

Où est le remède?

L'hiver n'a guère été rude!

Il s'est dévidé gentiment, sans nous trop glacer le sang: la neige n'a pas matelassé les trottoirs et les pierres n'ont pas gelé à se fendre.

N'importe! Si douce que soit cette garce de saison, elle est toujours bougrement dure à passer pour le populo.

Ceux-là même, assez bidards pour avoir trouvé à vendre leur peau, et qui se font donc exploiter par un patron, ne sont pas à l'abri des mufleries de l'hiver: leurs dépenses rallongent, plus que ne raccourcissent les jours, et leur maigre budget, kif-kif celui de l'Etat, se distingue par un maudit déficit qu'il n'y a pas mèche de combler. C'est les frusques qu'il faut renouveler, c'est les croquenots qui font risette au pavé, c'est le charbon, c'est le pétrole... Ça n'en finit plus!

Si seulement, les prolos en question avaient, kif-kif l'Etat, la ressource de puiser dans le commun pour équilibrer leur budget — mais je t'en fous!

L'hiver est donc, même pour les chancards qui turbinent et sont à l'abri, dans un " chez eux " plus ou moins purée, une cochonne de saison dont on a hâte de voir le bout.

Mais encore, si enquiquinant que soit le frio, pour ceux-là, il n'est pas la bête méchante qui vous happe vivants.

Que dire du triste sort des pauvres déchards qui n'ont ni feu ni lieu, ou qui, s'ils ont un taudis, n'ont pas un quignon de pain à se fiche sous la dent, pas une bûche pour chasser la froidure?

Pour tous ceux-ci, c'est la mistoufle atroce!

Refiler la comète, quand il gèle à pierre fendre, n'a rien de champêtre! Les asiles de nuit offrent bien un abri — mais, nom de dieu, c'est une ressource si aléatoire! Il faut arriver à temps dans ces sales turnes toujours archi-bondées.

Les retardataires n'ont d'autre ressource que de naviguer à travers les rues et, pour se réchauffer, faire le dénombrement des pancartes annonçant les logements vides; ou bien, si leurs jambes flageollent, se terrer dans quelque racoin.

Quant aux purotins qui, sans être des sans-logis sont déjà des sans-turbin, leur sort n'est pas plus brillant: roupiller le ventre vide dans un bocal d'où tout ce qui était potable a déménagé chez ma Tante est d'une mince gaieté.

—o—

Le mal est grand, nom de dieu!

Mais, quel est le remède?

Il n'est sûrement pas dans le désespoir.

Les pauvres naufragés de la vie qui font risette à la Camarde et s'évadent de l'existence par le suicide n'aident guère à la solution.

Certes, si leur plongeon dans le néant est entouré de circonstances bruyantes, ça émotionne le populo et ça fout le trac aux chameaucrates..., mais le calme revient vite!

C'est kif-kif une pierre fichue dans une mare aux grenouilles: sur le moment, les bestioles s'effarouchent..., cinq minutes après il n'y paraît plus!

Pour que la grenouillère restât en branle-bas continuel, il faudrait que les pierres y tombent de cinq minutes en cinq minutes....

Ce n'est pas le cas!

De même, dans la société, pour que les suicides soient efficaces, il faudrait qu'ils

soient bougrement tapageurs et qu'il y en ait une interminable série....

Or, qu'est le suicide, sinon la fin de tout, — la fin de l'énergie autant que de la vie?

Donc, supposer les malheureux qui prennent cette porte capables de la faire claquer en sortant, c'est leur attribuer une énergie qu'ils n'ont plus.

S'ils avaient encore du biceps, s'ils n'étaient pas au bout du rouleau de leurs efforts, ils chercheraient à vivre et non à mourir.

Mais, il n'y a pas mèche!

Ce qui finit de les démolir, ce qui les vide du restant de leur moëlle, c'est le sentiment de honte bécasse qui les envahit : ils rougissent d'être dans la mistoufle, — plus qu'ils ne rougiraient d'une mauvaise action!

Et ils s'esbignent de la vie, autant par misère réelle que pour ne pas affronter les humiliations qu'ils redoutent : la dèche leur semble infâmante!

—o—

Ce sentiment de honte imbécile n'est que trop commun, mille tonnerres!

On l'a tous chevillé au corps, — plus ou moins!

Au lieu de clamer sa souffrance, d'étaler sa dèche, afin de se rendre compte si on est nombreux à pâtir dans la garce de société actuelle, — c'est à qui y mettra un bouchon et essaiera de voiler sa misère en se maquillant une trogne réjouie, en voulant paraître contents de son sort et laisser croire qu'on bouffe à plein ventre.

Et pourtant, si on fichait au rancard cette hypocrisie et que, du rez-de-chaussée aux mansardes, sur tous les paliers, la maisonnée hurle sa misère, il s'élèverait de partout de telles malédictions que la vieille société en serait salement ébranlée.

Ce qui, en effet, accentue bougrement notre malheur, c'est l'isolement dans lequel on patauge ; on s'ignore les uns les autres, on se figure être seuls dans la mélasse et, faute de contact avec d'autres pauvres bougres, on subit le mauvais sort sans rechigner.

Cette apathie fait le jeu des jean-foutre de la haute : notre silence leur permet de nous gruger dans les grands prix et ils digèrent en paix!

—o—

Sans cependant être bougrement audacieux, sans avoir besoin de déployer une énergie surhumaine, les couche-tout-nu seraient à même de faire un sacré raffut.

Pourquoi donc les refileurs de comète restent-ils invisibles le jour, terrés dans des coins d'où ils n'osent sortir qu'à la brume, — sauf pour aller poirotter aux portes où l'on distribue un vague quignon de pain ou une soupe dégueulasse?

Que n'ont-ils le culot d'étaler leurs loques au grand j ur, de gueuler la faim à pleins poumons?

Pourquoi ne se trimballent-ils pas, par bandes, dans les quartiers chics, au lieu de musarder isolés dans les endroits déserts?

Si, dans leur bouillotte anémiée bringueballait encore un brin de jugeotte, ils trouveraient trente-six trucs pour emmerder les richards.

Imaginez un affamé s'arrêtant devant l'étalage du grand épicemar Potin et se fendant d'un jaspinage de circonstance :

« Ohé, vous autres, ceux qui avez bouffé, reluquez ma fiole! J'ai faim et il m'est défendu de briffer.... Ce n'est pourtant pas que je manque d'appétit ou qu'il y ait disette de mangeaille : reluquez l'empilement des victuailles... l'eau m'en vient à la bouche!..»

Vous allez me répondre qu'un sergot aurait tôt fait d'entoiler ce crève-la-faim rouspéteur?

Et puis après?...

Imaginez que, devant l'étalage des magasins du Pont-Neuf un autre mistouflier étale ses loques, montre son fessier sortant du pantalon, — tandis que les frusques s'étalent jusqu'aux plafonds;

Imaginez que, devant les grandes cordonneries rupinskoff, les nu-pattes montrent leurs ribouis à soupapes....

Imaginez que ce fourbi se généralise, devienne épidémique!

Que ferait la flicaille et toute l'engeance justiciarde devant une telle inondation de rouspéteurs?

Les foutre au bloc?

C'est vite dit, encore faudrait-il que les prisons soient assez vastes.

Et puis, si avachi qu'on veuille croire le populo, de telles jérémiades le sortiraient vivement de son apathie!

—o—

Ce que je dégoise commencerait-il à se pratiquer?

Toujours est-il que, l'autre matin, quatre purotins entraient de compagnie chez un boulanger de la rue de Provence, agrippaient chacun un pain de quatres livres et, sans plus tarder, y mordaient à belles dents.

Comme la boulangère réclamait son pognon, les quatre déchards lui dirent :

« Nous n'avons pas d'argent, mais comme » nous ne voulons pas mourir de faim, » nous avons pris ce que nous ne pouvions » acheter. Excusez notre sans-gêne et per- » mettez-nous de vous adresser une re- » quête : appelez un sergent de ville, il nous » conduira au commissariat; de là, on nous » enverra au dépôt. Vous nous aurez ainsi » procuré à la fois le vivre le et couvert. »

La mitronne ne se le fit pas dire deux fois, — elle appela la flicaille.

Evidemment, elle eût été bougrement plus chouette en expliquant aux mistoufliers que, ne voulant pas se faire la complice de la police, ils aillent se faire poisser ailleurs.

Mais, il ne s'agit pas de ça! Ce qui est en question, c'est de savoir ce qu'on fera aux quatre purotins.

On les condamnera..., et il n'en sera rien de plus!

Or, il n'en sera rien de plus, simplement parce que leur acte sera isolé et parce que aussi, ils ont davantage cherché à se faire fiche au clou qu'à gueuler leur misère.

Mais, nom d'une pipe, si des binaises pareilles se renouvelaient à queue leu-leu, ça changerait d'antienne!

Et cela, parce que de telles manifestances seraient des explosions d'énergie.

Au lieu du croupissement actuel ce serait un réveil de l'esprit de rebiffe et, en nous sortant de la platitude où on moisit, ça nous orienterait vers la délivrance : le coup de chien final qui déblaiera le plancher social des gouverants et des capitalos!

LA BASSINOIRE DREYFUSIENNE

La chierie continue!

Ouvrez les quotidiens..., si vous avez de la galette à mal dépenser.

De la première pissotière, jusqu'à celle où s'étalent les annonces ce n'est que tartinades pour ou contre Dreyfus.

Parler d'autre chose!

Y a pas plan!

Qu'est-ce que ça peut fiche à tous ces birbes que les galonnards martyrisent les troubades qu'ils ont sous leur coupe?

Posez-leur la question. Au lieu de vous répondre : « Tarte à la crème... » ils vous gueuleront dans les plats-à-barbe :

— Dreyfus... uze... uze!

— Oui, oui! allez-vous rebiffer, mais vous oubliez que les patrons s'enrichissent en faisant crever à la peine les prolos qu'ils ont sous leur coupe?

— Dreyfus....uze....uze!

— Savez-vous bien que les gouvernants ne se privent pas de commettre les pires crapuleries contre les bons fieux qui ont l'audace de vouloir que tout le monde bouffe à sa faim?

— Dreyfus....uze....uze!

— Vous ne vous apercevez pas que les policiers deviennent les rois de la république, qu'ils pourchassent les gas d'attaque avec un arbitraire sans limites?

— Dreyfus....uze....uze!

— Ne voyez-vous pas que les chats-fourrés sont des marchands d'injustice?

— Si, si! On le voit....

— Tiens, vous savez donc faire autre chose qu'aboyer?

— Ne lisez-vous donc pas le procès Zola? Les juges y sont d'un révoltant cynisme, d'une partialité dont rien n'approche, ils se bombardent lèche-croupions de la gouvernance et cure-étrons de l'armée....

— Ouais! Quelle mouche vous pique? Nom de dieu, vous êtes bougrement soupe au lait... Donc, le procès Zola a du bon. Seulement, laissez-moi vous dire que les charogneries qui vous font sortir de vos gonds, les marchands d'injustice en sont coutumiers. Seulement, d'habitude, c'est des pauvres bougres sans appui, sans notoriété, qui tombent sous la coupe des enjuponnés... Et alors, vous manquez de salive pour invectiver les jugeurs, vous n'avez pas de voix pour gueuler contre l'iniquité... N'empêche que vous prétendez être un homme juste?... Et vous êtes à peu près aussi juste que les jugeurs qui vous foutent actuellement à ressaut!

Un dernier mot

A propos des « Explications » que contenait le dernier numéro du Père Peinard, au sujet de l'attitude du Libertaire dans l'affaire Dreyfus, on me fait observer que mes critiques se sont trompées d'adresse.

Elles visaient toutes, en effet, le placard « Contre le huis clos ». Or, d'une part, ce placard et le Libertaire sont deux choses absolument différentes et je reconnais volontiers que j'ai à tort attribué au journal ce qui s'applique au placard. D'autre part, il m'avait semblé... étrange que, justement, la semaine où le Libertaire ne paraissait pas, faute de fonds, il eut assez d'argent pour publier « Contre le huis clos ».

Or, j'apprends, à n'en pas douter, que ce n'est pas le Libertaire qui a payé les frais de cette publication.

Dans de telles conditions je n'hésite pas à retirer toutes les critiques ou réserves que j'avais formulées.

Emile Pouget.

LE CABINET NOIR

Il y a belle lurette, sous Badingue, alors que les républicains qui tiennent aujourd'hui la queue de la poêle gouvernementale, au lieu d'être de pansus jean-foutre ayant rentes au soleil, palais en ville et châteaux en campluche, n'étaient que des faméliques aux dents longues, il fallait les entendre gueuler contre le cabinet noir.

« C'était une abomination dont était seule capable une administration de bandits du calibre de la badingueusaille.... Que la république rappliquât et on aurait vivement balayé toutes ces ordures despotiques.... République!... Honnêteté!... »

C'était les fariboles à la mode!

Et, nom de dieu, le populo coupait dans la pommade.

On en est revenu depuis lors! Nous avons vu au turbin ces fameux républicains qui, sous l'empire étaient si à cheval sur leurs principes et ils se sont dévoilés aussi malpropres que la gouvernance de Badingue qu'ils agonisaient de sottises.

Ainsi, ils avaient usé bougrement de salive à expliquer que les armées permanentes sont la négation du régime républicain et, dès qu'ils ont eu les moyens de fiche cette horreur au rancard, ils ont juste fait le contraire : ils ont accru l'armée dans des proportions fantastiques.

Ils avaient aussi bouffé du prêtre, nom de dieu! Ils en avaient bouffé à s'en foutre des indigestions. Tous les matins, en place du « pater » ils serinaient la nécessité de séparer les églises de l'Etat.

Ah ouat! Il en a été de ça comme du reste. Aujourd'hui, les républicains sont cul et chemise avec la frocaille. D'ailleurs, les ratichons ont fait des avances : lorsqu'ils ont vu de quoi il retournait et qu'ils ont eu compris que la république

est un gouvernement kif-kif tous les gouvernements, ils se sont ralliés et, maintenant, ils font bon ménage avec les anciens bouffe-curés.

Une autre guitare dont on nous berça fut celle de la liberté de la presse et de la parole.... Une fois en république, nous clabaudait-on, chacun aurait ses coudées franches pour jacasser et écrivailler.

Merde de chien ! Nous voici avec les *lois scélérates* sur le râble, — et elles sont un traquenard plus crapuleux que la fameuse *loi des suspects* de Badingue.

On nous avait encore promis la liberté d'association.

Un bateau, comme le reste ! Si l'affiliation à un groupement du calibre de l'*Internationale* était toujours dans nos mœurs, les affiliés risqueraient cinq ans de prison.

Que dis-je ! En 1883, c'est en accusant une cinquantaine de copains d'être affiliés à l'*Internationale* que les enjuponnés de Lyon salaient ferme Kropotkine, Bordat, Pierre Martin et une kyrielle d'autres bons fieux.

Que ne nous avait-on pas promis ?...

La république devait être le pays de cocagne où tout le monde boufferait à sa faim et vivrait sans emmiellements.

Et il n'y a rien de changé ! Les gouvernants n'ont pas cessé d'être des bandits, les marchands d'injustice ont continué à condamner les pauvres et à acquitter les riches, les ratichons n'ont pas cessé de mentir, les banquiers de voler et les patrons d'écorcher les prolos.

—o—

Mais foutre, je m'aperçois que j'ai déraillé !

J'étais parti pour jaspiner uniquement du décachetage et du barbottage des lettres : ce qu'on en dégoisait, sous Badingue, sur ce chapitre,

Le cabinet noir !...

Brouf ! A l'époque, on estimait davantage Tropmann que les tripatouillards de la poste.

Depuis lors, on a évolué, — comme les écrevisses, — à reculons.

Le cabinet noir est devenu une institution républicaine qui a pignon sur rue et est aussi bien cotée que la police secrète.

Les copains n'ont pas été sans faire connaissance avec le cabinet noir : quand fantaisie en a pris au Puybaraud de leur patelin il a farfouillé leur correspondance avec le sans-gêne d'un sacripant qui se sait tout permis.

Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls à goûter les joies du cabinet noir : la correspondance des bouffe-galette y passe comme la leur — et non seulement celle des députés socialos, mais aussi celle des bouffe-galette opportunards et réacs.

Je vous le répète : le cabinet noir est devenu une institution nationale !

A l'époque où Constans était ministre le système faisait déjà florès. Un député, pas content de recevoir ses babillardes toutes graisseuses, et décachetées avec un sans-gêne éploilant, écrivit à Pompe-à-merde :

« Décachetez mes lettres, je m'en fous ! Mais, au moins, que vos employés se lavent les pieds de devant.... »

Constans répondit illico : « Réclamation trop juste; il en sera tenu compte.... » Et il envoyait acheter un baril de savon noir chez l'épicier du coin.

Il y a quelques semaines, c'est une babillarde adressée au bouffe-galette Delcassé — dans une lettre recommandée, s'il vous plaît ! — qui était roustie de l'enveloppe et s'en allait tout de go au ministère de la marine.

Vous croyez que le Delcassé a fait du fouan ?

Pas du tout ! Il sait fort bien de quoi il retourne.... Demain, il sera ministre et usera du cabinet noir contre ses adversaires; il n'y a donc pas de pet qu'il gueule contre parce qu'il lui arrive d'en être victime.

A propos de cette lettre roustie, il y a eu l'autre jour un brin de chichi à l'Aquarium. Et, avec un culot charlatannesque, Méline a fait sa sainte-nitouche, — et c'est tombé dans l'eau.

Tous les bouffe-galette sont fixés : tous savent que le cabinet noir fonctionne dans les grandes largeurs, — et presque tous ont fait semblant de l'ignorer.

Seuls, les socialos et les radicaillons ont fait un brin de bacchanal, — histoire de se faire mousser en vue des élections.

Nom de dieu, les radicaux auraient aussi bien fait de rester muets ! Ils n'ont pas toujours gueulé après le cabinet noir : quand ils ont tenu la queue de la poêle ils en ont usé sans scrupules.... Et ils en useront encore quand ils le pourront !

Ça n'a donc été qu'une sacrée comédie pour foutre de la poudre aux yeux des naïfs populaires.

Mais, nom d'une pipe, il faudrait que nous soyons rudement serins pour nous laisser empaumer à tel traquenard : la ficelle est trop visible !

Si, désormais, nous ne sommes pas fixés, que diable nous faudra-t-il ?

La clique républicaine a menti à toutes ses promesses, — aussi bien les radigaleux que les opportunards !

Et y a rien d'épatant à ça : du moment qu'ils sont devenus gouvernement, c'était forcé qu'il en soit ainsi.

Un gouvernement est la négation de la vie, de la liberté et de tout ce qui s'en suit.

Comment diantre espérer en sa puissance réformatrice ?

Il n'y aurait qu'un joint, c'est que le gouvernement se suicidât.

Ça ne s'est pas encore vu !

Chaque fois qu'un gouvernement a cané, c'est parce que le populo a rué dans les brancards.

Or, il en sera ainsi quelle que soit l'étiquette du gouvernement : le nom ne fait rien à la chose.

Les opportunards ont été aussi despotes que Badingue, les radigaleux ont fait pareil et si les socialos arrivent jamais à décrocher la timbalie, ils ne seront pas foutus de mieux faire.

Si donc, le populo ne veut pas être le dindon de la farce à perpétuité, il n'a qu'à tourner le cul à la politique et à bricoler ses petites affaires, sur le terrain économique et social.

LA TORTURE MILITAIRE

Dans les centres où le populo a un brin de jugeotte et n'a pas les lucarnes trop farcies de bouze de vache, les galonnés — et aussi un tas d'autres brutes qui seraient portées à abuser de leur autorité — y mettent un bouchon.

A regret, peut-être !... Mais enfin, toujours est-il que la crainte du potin les humanise.

Par exemple, ça change bougrement dès qu'on s'éloigne des endroits où cette surveillance — tout à fait inconsciente — s'exerce : alors, la brutalité des supériors se donne carrière.

A Paris, il est rare que, dans les casernes, il se passe de ces horreurs comme il s'en passe en Afrique ou dans les colonies.

En province, le sans-gêne des porte-galons s'accentue un tantinet.

En Algérie et en Tunisie, alors il n'a plus de cran d'arrêt.

Eh c'est encore pire dans les colonies lointaines, au Sénégal, au Tonkin et ailleurs !

Pourquoi les galonnards se gêneraient-ils ? Ils sont les maitres absolus — et ils se foutent de tout !

Une preuve de ce que j'avance, un quotidien bourgeois, qui n'est fichtre pas suspect d'antimilitarisme, le Courrier du Soir, la donnait l'autre jour; il racontait les faits suivants qui se sont passés en Indo-Chine, dans le courant de novembre dernier :

Un Français, soldat à la légion, puni de trente jours de cellule pour n'avoir pas fait suivre la voie hiérarchique à une lettre adressée à un supérieur, a été attaché par les deux pieds à une barre de justice.

Pendant huit jours, il a été privé de gamelle, c'est-à-dire au pain et à l'eau, et, pendant dix, privé de pain.

Il est resté vingt-cinq jours les deux pieds nus attachés, sur l'ordre d'un capitaine. Il a été nourri pendant ce temps par ses camarades et les hommes de garde — malgré la défense formelle qui leur en était faite — qui jetaient dans sa direction du pain ou de la viande, par dessus le mur des locaux en construction où il était enfermé.

Nous ne nous étendrons pas sur les misères qu'il dut subir, lorsqu'enfin, ayant résisté à tous ces traitements révoltants, il put sortir de prison.

Le Courrier du Soir réclamait une enquête.

Il faut qu'on en ait une couche, dans ce canard !

Une enquête ! Pourquoi donc fiche, nom de dieu ?

Les enquêtes, on sait ce qu'en vaut l'aune : on nous en a tellement ouvert que, désormais, on ne coupe plus.

C'est le meilleur joint pour enterrer toutes les questions qui embarrassent les jean-foutre de la haute.

En Algérie, depuis plusieurs années, il y a eu une belle brochette de troubades qui ont succombé dans les supplices. On a, à ce sujet, ouvert une kyrielle d'enquêtes, — et ça a autant fait que si on avait pissé dans une clarinette.

Ce dont il faut se convaincre c'est que, quand on donne de l'autorité à un type quelconque, il y a trente-six mille chances contre une pour qu'il en abuse.

Et, quand cette autorité échoit à un porte-rapière, comme le métier militaire est un ferment de férocité, y a rien d'épatant à ce que — le jour où il se sent les coudées franches — il devienne un terrible bourreau.

C'est ce qui se produit dans les colonies.

Et ce n'est foutre pas des enquêtes qui arrêteront ce débordement de sauvagerie !

PAUVRES EXCLUS !

Les copains savent ce que sont les *Exclus de l'armée* : des pauvres bougres qui ont subi une condamnation avant d'être enrégimentés et qui, au sortir de la prison sont agrippés par des garde-chiourmes militaires et collés dans une prison-caserne où toutes les hypocrisies imaginables se donnent libre cours.

Les malheureux sont, tout ensemble, prisonniers et soldats : il leur faut trimer dur et subir toutes les avanies de la gradaille.

Et dire que ce sont des bouffe-galette, soi-disant républicains, qui ont inventé ce cochon d'esclavage !

Un des pauvres bougres qui en sont victimes m'écrit de Toulon la babillarde suivante :

Après dix longs mois de souffrances et de misères, dix mois de prévention pour désertion en temps de paix, je puis enfin parler :

Depuis 1890, je suis victime de la rigueur du Code militaire et de l'antipathie des galonnés. Je fus condamné comme le sont tous les pauvres diables, à l'unanimité. J'ai subi également ma peine, croyant, après sa fin, être rendu à la liberté de la vie civile. Il n'en fut rien !

Un bagne militaire venait de s'ouvrir à Toulon et, dans cette Bastille renaissante je viens de passer dix longs mois, dans le plus profond secret, pour délit de désertion.

Déserteur sans être soldat !

Voilà qui va vous sembler étrange. C'est pourtant vrai : dégradé militaire et rappelé sous les drapeaux pour terminer mon service, je suis encore victime aujourd'hui.

Mal nourri, frusqué comme un polichinelle, traité par ceux qui me servent de supérieurs pire qu'une bête de somme, il me faut encore vivre ainsi pendant une quinzaine de mois.

A moins que les grands jours ne viennent changer la face des choses !...

En attendant cette heure, si désirée par tant de malheureux, accueillez mon cri de souffrance !

Un malheureux de la tribu des Ouled-Bannis métropolitains de Toulon.

EMPOISONNEURS PATENTÉS

Non contents d'affamer le populo jusqu'à la gauche, les jean-foutre de la haute ne se privent pas de l'assassiner..., en y mettant des formes.

Evidemment, les gros bandits n'opèrent pas le surin à la main.

Pas si bêtes, nom de dieu !

Mais qu'est-ce que ça peut bien foutre, puisque le résultat est le même : tué pour tué, qu'on le soit par un coup de couteau ou qu'on soit estrangouillé par un richard qui s'est ganté les pattes pour vous serrer le kiki — on n'en est pas moins rousti !

La seule différence est que le richard a ses coudées franches : il n'a pas à craindre la rigueur des lois, — comme c'est lui et ses copains qui les fabriquent ils ne sont pas assez bêtes pour en faire qui leur soient défavorables.

La seule comparaison entre les faux-monnayeurs et les falsificateurs va expliquer mon raisonnement :

Fabriquez de la fausse-monnaie, fichez-la en

circulation, — ce qui, à bien voir, ne fait de bobo qu'au porte-braise de ceux qui se la laissent refiler — et vous serez salé dans les grands prix : c'est un billet direct pour le bagne qui vous pend au nez !

Pourquoi cela ? Parce que vous avez porté atteinte au prestige de l'Etat et que vous avez donné un croc-en-jambe à la confiance que les gobeurs ont en lui.

Faire concurrence à l'Etat, en fabriquant de la fausse-monnaie, c'est quasiment le plus grand des crimes qui se puisse commettre.... Sauf quand c'est la gouvernance elle-même qui le pratique.

Alors, c'est plus un crime !

Car foutre, la garce nous en refile de la fausse-monnaie. Même, elle ne nous refile que ça : ses pièces d'argent valent à peu près la moitié du prix marqué; au poids du métal, celles qu'elle nous passe pour cent sous en valent environ cinquante.

Quant aux billets de la banque c'est des torcheculs qui n'ont que la valeur qu'on leur donne et les pièces de deux sous contiennent bien deux centimes de métal.

Donc, fausse-monnaie sur toute la ligne !

Cette filouterie, l'Etat l'accomplit journellement.

Seulement, il ne veut pas qu'on lui rende la monnaie de sa pièce. Foutre non !

Avisez-vous de lui faire concurrence — en ne fabriquant que de la monnaie en bel et bon argent — et qui, par conséquent, vaudra autant que les thunes gouvernementales.., et vous verrez comme on vous foutra vivement au bloc !

Pourtant, je le répète, vaus n'aurez endommagé que les porte-braises de vos victimes.

Ça ne fait rien ! Vous trinquerez salement parce que vous aurez fichu un camouflet à l'Etat, en imitant ses barbottages.

Ne vous en prenez qu'à vous-même de votre malheur, nom de dieu !

Pourquoi, au lieu de faire de la fausse monnaie n'avez-vous pas choisi une exploitation qui ne fasse pas tort à l'Etat ?

Vous aviez le choix, cré pétard !

Que ne vendiez-vous de la bidoche pourrie, des cohons trichinés, du lait maquillé, du vin sans raisins et autres poisons commerciaux qui ont le sacré avantage de payer l'impôt à l'Etat et de ne faire du tort qu'au pauvre monde ?

En ce faisant, ce n'est plus un simple attentat contre les porte-braises que vous accomplissez, c'est un attentat à la santé des pauvres bougres qui s'enfilent vos saloperies.

Le simple bon sens indique que c'est autrement sérieux, et bougrement plus criminel.

Pour la frime, il y a dans le Code, des lois contre les falsificateurs. C'est tout bonnement du chiquet ! Au lieu d'administrer le bagne aux empoisonneurs, avec le même brio qu'aux faux-monnayeurs, le Code se borne à octroyer à ces crapuleux bandits quelques semaines de prison et quelques francs d'amende.

On ne pouvait véritablement pas faire mieux, — à moins de leur voter des félicitations — ce qui serait par trop cynique.

Et encore, toute cette batterie répressive reste-t-elle, neuf fois sur dix, remisée dans l'arsenal légal : la gouvernance ferme les yeux et laisse les empoisonneurs libres de faire toutes les vacheries qui leur passent par le cafard.

Ils paient patente pour ça !

—o—

Si je voulais enfiler en chapelet toutes les perles des crapuleries commises par les empoisonneurs patentés, y aurait de quoi encercler la boule ronde d'un sacré collier.

Pour aujourd'hui, je vais simplement jaspiner des crimes commis par les marchands de farines.

En effet, ces chameaux-là ne se bornent pas à accaparer le blé et à le faire renchérir tant et plus. Ils font pire, les bandits ! Ils tripatouillent les farines le plus qu'ils peuvent et nous font bouffer toutes espèces de cochonneries.

Turellement, la gouvernance est quasiment leur complice : elle ne fait semblant de leur chercher pouille que lorsqu'elle a tout à fait la main forcée.

Ainsi, depuis deux ans, le populo de l'Eure, du Calvados et de la Seine-Inférieure ronchonnait après le bricheton que les boulangers lui fichaient à bouffer : on affirmait que ce pain contenait des saloperies — et, entre autres de la sciure de bois moulue très fin.

Le populo avait beau jérémier, les marchands d'injustice étaient aussi sourds que des pots. Et pourquoi se seraient-ils fichus en branle ? Leur métier ne consiste qu'à condamner les pauvres bougres et non à chercher pouille aux bandits de la haute.

Un hasard a forcé les chats-fourrés à fiche le nez dans cette grande scélératesse : il y a quatre à cinq semaines, la police saisissait à la gare du Hâvre 5.000 kilos de sciure de bois, moulue en farine, et adressée à un jean-foutre nommé Fessat.

Y avait plus mèche de fermer les quinquets ! Si les enjuponnés avaient continué à faire la sourde oreille le populo eût clairement vu que tous les gros matadors sont crapule et compagnie.

Et dam, il faut sauver les apparences !

Or donc, le Fessat a été fichu au bloc ; mais il ne se fait guère de bile car il sait bien qu'on ne lui fera pas grand bobo.

Pourtant, s'il y a un monstre plus coupable que tous les Troppmann et tous les Pranzini de la terre, c'est bien le Fessat en question ! Il faisait son truc sur une échelle double : il venait à Paris, achetait des pleins wagons de sciure de bois, réduite en farine, puis il se trimballait chez les meuniers à qui il vendait sa saloperie.

Et les meuniers, sans le plus petiot scrupule, mélangeaient la sciure de bois à leur farine et refilaient cette saloperie aux boulangers qui n'y voyaient que tripette..., ou qui faisaient semblant de n'y voir que du feu — parce qu'ils payaient ce maudit mélange quelques sous de moins que de la pure farine.

Or, depuis deux ans que le marchand de sciure de bois est supposé faire son cochon de commerce on a calculé qu'il a dû bazarder, rien que dans le département de l'Eure, plus de cinq cents wagons de sciure de bois et qu'il en a expédié plus de cinq mille dans divers autres départements.

Comme vous le voyez, les bons bougres, cette charogne n'y allait pas avec le dos de la cuillère !

Eh bien, que vous en semble : le Fessat, marchand de sciure de bois, n'est-il pas trente-six mille fois plus fripouillard que tous les faux-monnayeurs de France et d'Algérie ?

M'est avis que si ! Quoique ça, les fabricants de pièces en plomb sont expédiés au bagne et l'empoisonneur Fessat se tirera du guêpier avec une condamnation de rien du tout.

—o—

Le Fessat en question n'est pas un monstre unique en son genre !

Que non pas ! Il a ses pareils.... Je ne dirai pas qu'on les remue à la pelle — mais il est certain qu'il y en a dans la société actuelle à peu près autant que d'asticots dans une charogne.

Voici en effet qu'un pot-aux-roses, de même farine — c'est le cas de le dire ! — a été découvert à Gaillon, près de Meulan.

Un jean-foutre de minotier, Irénée Guillemet, a été fichu au bloc parce qu'on a reconnu qu'il tripatouillait les farines en y mélangeant de 10 à 40 pour cent de plâtre et autres ingrédients. Et il n'est pas seul, parait-il : une quarantaine de birbes sont compromis dans les opérations de cette racaille.

Pourquoi cet honorable bourgeois, marchand de farine plâtrée a-t-il été entoilé ? Oh, simplement pour lui éviter de tomber sous la coupe des bons bougres à qui il a fait bouffer ses saloperies et qui ne seraient probablement pas fâchés de lui emplâtrer plus d'un pain.

—o—

Ces ententes — qui visent à l'empoisonnement du populo — sont de carabinées associations de malfaiteurs.

Y a pas à aller contre !

Leur seul dada a été l'affamement et l'empoisonnement du populo.

Mais, les chats-fourrés seront indulgents à de tels bandits : ils les traiteront en compères et feront des pieds et des pattes pour dénicher le moins possible de leurs complices.

Puis, au lieu de les saler ferme — comme ils n'y manqueraient pas si les accusés étaient de simples prolos — ils s'arrangeront pour que ça tourne en eau de boudin.

Si bien qu'après une petiote villégiature dans des prisons qu'on capitonnera tout exprès pour eux, on les débouclera... et ils repiqueront à leurs trucs d'empoisonneurs !

Et le petit train-train crapulard recommencera et les fouille-merde du palais d'injustice feront leur possible pour n'avoir pas à intervenir à nouveau.

—o—

Quand donc verra-t-on la fin de pareilles abominations ?

Ça, ça dépend simplement du populo.

Le jour où, ayant définitivement soupé d'être grugé de mille façons, il se décidera à foutre les pieds dans le plat et à déclancher toute la mécanique sociale, alors il verra le bout de toutes les horreurs qu'il endure.

Pour ça, il faudra que l'Etat soit mis au rancard et que l'exploitation humaine, le commerce et toutes les autres putaineries bourgeoises soient biffées des relations sociales.

Terre à Tous (1)

par Théodore Jean

Au Paysan

I

Les Conquérants prirent la terre et les récoltes.
Victorieux, ils ont massacré tes ancêtres.
De par la Force ils se proclamèrent les Maîtres.
Et dans le sang des tiens tuèrent les récoltes.

Pour eux les champs conquis, les forêts et les sources.

Aux vaincus la désespérance et l'esclavage.
Ils ont forgé les lois pour sacrer leurs ravages.
Crime, vol, droit, la Force a parcouru sa course.

Donc, tes aïeux, ces assassins les égorgèrent.
Ils ont ravi leurs biens, leur liberté, leur vie.
Et, pour tenir ta race à leur joug asservie,
Ils ont créé les horribles lois mensongères.

Les Prêtres sont venus combler la duperie.
Leur imposture a pénétré ton ignorance.
Rois et pasteurs t'ont dit de subir tes souffrances,
Résigné, pour mieux tondre en paix la bergerie.

Volé par les seigneurs et dupé par les prêtres,
— Meutes de porcs vautrés aux immondes curées, —
Las de la faim et des tortures endurées,
Tu brûlas les châteaux et tu pendis tes maîtres.

II

Les Nobles détrônés, les Bourgeois sont venus.
Ils ont su captiver ta simple intelligence.
Avec des mots ils ont vêtu ton indigence.
Ils t'ont dit Souverain, toi qui marches pieds nus...

Comme antan n'ont-ils pas des troupeaux de valets,
Et n'es-tu pas le serf, l'esclave de leur bourse ?
Ne possèdent-ils pas les champs, les bois, les sources ?
N'ont-ils pas relevé les orgueils des palais ?

Pourtant ces champs, c'est toi qui les a fécondés,
Mieux que tous les soleils et toutes les nuées.
Cette terre, elle t'appartient, tu l'as suée.
Quand donc ces nouveaux rois seront-ils émondés ?

Tu ne voleras pas, tu reprendras ton sol.
Tu chasseras de leur engrais les parasites.
A tous seront enfin les moissons et les sites.
Tous étant travailleurs, disparaîtra le vol.

Terre à tous ! Liberté pour tous ! Travail pour tous !
Le vieux monde, nous le détruirons dans ses causes,
Et nous verrons sur son fumier croître les roses
Des rêves des martyrs et des songes des fous.

Saint gueuleton

L'autre samedi, le marquisat de Carabas était sens dessus dessous : c'était nopces et festins sur toute la ligne !

On sirotait à Berteaucourt-les-Dames, on pompait à St-Léger les Domart, on lichait à St-Ouen, on sifflait à Flixécourt, on s'empiffrait à Beauval, on mâchait à Gamache, on envoyait des fusées à l'Etoile, on débourrait à Abbeville.... En somme, toute la Somme était en godaille.

Et, nom de dieu, y avait de quoi !

Le chameaucrate Henri Saint arrosait sa croix de l'ordre wilsonien.

L'arrosage de cette cochonne de croix était le motif donné aux gobeurs. En réalité, la raison de ce gueuleton était toute autre : la foire électorale s'amène et le bouffe-galette Lévêque, député de la Somme, ne se mettra pas sur les rangs aux prochaines élections.

Il cède la place à un petit Carabas : Henri Saint, — neveu de Charles Saint, qui, lui, est déjà député de Doullens.

Après l'oncle, le neveu, kif-kif dans la famille de Badingue !

Et c'est pour prouver qu'il a le neveu à la

(1). Extrait de Les Croix et les Glaives, bouquin de poésies libertaires qui vient de paraître chez Flammarion (prix : 3 fr. 50).

bonne que Méline l'a marqué de la croix. Pensez donc, ce n'est pas de la gnognotte : Henri Saint a rendu des services à la culture du chanvre en fabriquant des toiles et des cordages *avec de la jute*, matière textile qui pousse dans l'Inde.

Puis, pour que le capitalo ne soit pas seul décoré, Méline a distribué des médailles de travail — qui sont des vrais brevets d'esclavage — aux vieux prolos qui se sont esquintés dans les bagnes de Saint pour enrichir cette sacrée famille.

Enfin, pour prouver que les Carabas sont cul et chemise avec la gouvernance, le préfet de la Somme s'est amené à Flixécourt, pour banqueter avec eux.

Sous Badingue, des fourbis pareils faisaient gueuler les républicains, pire que des putois : ils appelaient ça de la candidature officielle.

Mais, comme nous sommes en république, les républicains trouvent toutes naturelles les saloperies qu'ils reprochaient aux badingueusards.

—o—

Le gueuleton a eu lieu dans la capitale du marquis de Carabas, à Flixécourt — pas au château de la Navette — mais dans une salle de l'usine aménagée pour la circonstance.

Une locomotive appartenant aux Saint a été pêcher le préfet à Hangest et l'a remorqué jusqu'à la porte du bagne, sur la voie ferrée appartenant aux Saint.

Je ne raconterai pas aux bons bougres le menu de ce gueuleton, non plus que les jaspinages filandreux qui ont été dégueulés au dessert.

Un mot des pique-assiettes : y avait d'abord, le préfet, puis des politiciens ; ensuite, les maires vassaux du marquis, les directeurs de ses bagnes, puis les contre-coups, sans compter des cheurs d'encre qui ont payé leur invitation en tartines louangeuses. Pour finir, y avait les turbineurs décorés de la médaille du parfait esclave.

Ça faisait un total de 250 fourchettes.

Mais, nom de dieu, les précautions avaient été bougrement bien prises afin qu'il n'y ait point de brebis galeuse lisant le Père Peinard.

On avait oublié d'inviter quelques flaire-fesses qui suceraient les doigts de pieds aux singes, — et ils en faisaient un blair !... Le populo riait de leurs trognes déconfites !

—o—

On est en république, — chacun sait ça ! — et on pratique l'*égalité* au bout d'une fourche. Donc, y avait pas mèche que le marquis colle à la même table, à côté du préfet, des travailleurs aux pattes noires.

Ah bien, c'eût été du propre : mêler les torchons avec les serviettes !

En conséquence, les simples prolos ont eu leur petite fête à part : on les a répartis, — hommes et femmes, — chez les troquets des diverses communes ; là, le patron leur a payé un litre de vin pour quatre et dix ronds de consommation à leur choix par tête. Puis, le soir, y a eu gigottage gratuit, partout où l'on peut danser.

On a dansé.... Et foutre, m'est avis que c'est les turbineurs qui ont payé les violons !

Les pauvres niguedouilles des usines comptent sur les doigts combien le marquis a dépensé pour arroser son ruban rouge.

Il y en a qui disent que ça fait une cinquantaine de mille balles.

Oh là là ! C'est de la blague.

Le vieux gniaff va vous prouver, tas de couillons, que le Saint n'a pas dépensé un radis et que c'est les bons bougres qui paieront tout.

Mettons à trente sous par tête, le coût de la vinasse, bistrouille et rincette consommés dans les débits et le bastringue.

Eh bien, le prolo a liché pour 30 pétards, mais il a perdu sa journée de travail : bénef nul, perte au contraire.

Et ceux qui, après deux jours de soulographie, sont arrivés lundi, en retard au turbin, n'ont pas coupé à l'amende.

Vous allez me dire que, le jour de la fête, on n'a pas travaillé et que, 50.000 balles sont sorties de la caisse de l'exploiteur.

Qui donc a sué ce pognon ? N'est-ce pas les prolos qui se sont crevés à la peine pour enrichir leurs singes ?

Eh donc, si le marquis a sorti ce jour-là 50.000 balles pour payer à boire à ses ouvriers — c'est leur belle galette qui a dansé : il leur a simplement restitué quelques bribes du tas de millions qu'il leur a ratiboisé.

D'ailleurs si le moineau est élu député il aura vite fait de rentrer dans ses débours : en quatre ans, rien que d'appointements, il touchera 36.000 balles.

Autre chose : en payant à boire, il passe pour bon prince — et ça excite les couillons à turbiner d'arrache-pied et à lui faire plus de travail qu'ils ne touchent de salaire.

Eh bien, les niguedouilles, comprenez-vous que le marquis vous roule — outre qu'il vous plume !

—o—

Reste à savoir si votre galeux sera élu ?

Poser la question, c'est demander aux prolos s'ils seront assez pochetées pour croire qu'en peuplant l'Aquarium de patrons ils arriveront à améliorer le sort des ouvriers ?

C'est à peu près comme si les veaux et les moutons voulaient avoir les bouchers pour gouvernement !

L'opinion du vieux gniaff est connue, il ne cesse de seriner aux bons bougres :

Ne votez pas ! Vous n'avez pas besoin de vous choisir des maîtres. La politique c'est de la couille en bâton : c'est l'art de blouser les nicodèmes en leur promettant des réformes qu'on ne fera jamais et de mater les rouspéteurs en les faisant fusiller par les troubades.

On n'obtient que ce qu'on décroche à la force du poignet !

Et si les turbineurs prenaient possession des usines et s'alignaient pour les faire tourner à leur profit ils ne feraient que mettre fin à la séculaire volerie dont les capitalos les font victimes,

Car foutre, il n'est pas juste que celui qui trime croûte du pain sec et liche du sirop de grenouille alors que l'exploiteur sirote du champagne avec les préfets !

Prolos roulés

Watrelos. — Les grévistes de chez Leclercq-Dupire se sont laissés rouler dans de sacrées conditions.

Quand les capitalos de la région ont vu que les bonnes bougresses avaient des airs rudement décidés, ils ont craint que le mouvement de rouspétance fasse tache d'huile.

Alors, la clique de « l'Union sociale et patriotique », l'abominable association de malfaiteurs qui terrorise le pays, s'est réunie et a cherché à mettre fin à la grève. Ces charognards ont été relancer le Leclercq-Dupire et lui ont fait comprendre qu'il était trop gourmand :

« Au lieu de ratiboiser 25 p. 100, contentez-vous de diminuer vos ouvrières de 10 p. 100 et la grève sera dans le siau... »

Ça n'a pas manqué, nom de dieu !

A condition que, sur le « pacha » il n'y aura que 10 p. 100 de diminution, les prolos se sont remis la corde au cou.

Or, les bons bougres, savez-vous quelle est la fortune de ce patron liardeur qui rogne 10 p. 100 sur le salaire des pauvres ouvrières gagnant une moyenne de dix francs par semaine ?

A peu près 50 millions !

Et, il y a une trentaine d'années, cet exploiteur était un petit singe, — presque pauvre.

Cré pétard, faut-il qu'il en ait écorché des prolos pour avoir amassé un tel sac de millions !

Et il est insatiable, le vampire : il ne se trouve pas encore assez riche et il tire des plans pour serrer davantage la vis à ses esclaves.

Car, foutre, il ne faut pas que les prolos de son bagne s'imaginent que le Leclercq-Dupire va en rester là : les 10 p. 100 qu'il a ratiboisé ces jours derniers ne sont qu'une première diminution...

Reste à savoir si les prolos se laisseront faire ?

S'ils ont le nez creux ils peuvent, même en continuant de travailler, réussir à tenir leur exploiteur en respect : le sabottage est là pour un coup !

S'ils se foutaient à tirer à cul, à lambiner et à baguenauder, à paner le boulot, à déclancher les bécanes, le patron ferait vite une sale poire ; le jour où il s'apercevrait que ses dix pour cent de diminution lui rapportent vingt pour cent de gâchis et de perte, il serait moins empressé de rogner les salaires.

La Saint Blaise chez Nez-cassé

Orléans. — Le Nez-cassé dont j'ai déjà signalé les crapuleries envers ses cardeux continue à profiter de toutes les occasions pour bien leur prouver jusqu'à quel point il les tient en esclavage.

Nez-cassé (qui n'est pas juif) est, comme je l'ai déjà dit un grand consommateur de pains à cacheter ratichonnesques et il fait tout son possible pour amener le populo à avaler de ces ronds de pâte indigeste.

Dans le calendrier crétin il y a un nommé Blaise, qui exerce au paradis le métier de saint ; de plus, il est, — on n'a jamais su pourquoi, — le patron des cardeux.

Sa fête tombe au commencement de février et, à cette occase, il y a un gueuleton des nègres de l'usine, que Nez-cassé fait semblant d'offrir. En réalité, ce sont les prolos qui carment ! D'un bout de l'an à l'autre on leur retient un sou par semaine pour le gueuleton, — soit cinquante sous par an.

Nez-cassé se fend d'un dîner de quarante sous à peine, il a donc encore dix sous de bénef par prolo. Cette gratte, le chameau la partage avec le ratichon qui débite la messe de Saint-Blaise — et à laquelle tous les cardeux sont forcés d'aller s'agenouiller.

La façon dont Nez-cassé humilie ses esclaves ce jour-là est à peu près ce qu'on peut voir de plus dégueulasse : le matin de la fête les prolos doivent rappliquer dans la cour de leur bagne où le singe les entasse, — hommes d'un côté, femmes de l'autre.

Les prolos sont accouplés deux à deux, — il ne leur manque que le boulet, nom de dieu ! — Et Nez-cassé se met en avant pour conduire son troupeau.

La procession traverse ainsi tout le quartier, à la grande rigolade du populo, pour aller entendre le frocard de la paroisse dégoiser son latin de cuisine.

Quiconque refuse de se soumettre à ces mômeries est fichu à la porte illico ! C'est arrivé l'autre jour à deux bons bougres qui ont refusé de participer à cette infecte comédie jésuitarde. Nez-cassé les a envoyé chercher du turbin ailleurs.

Il est certain que les cardeux ne se soumettent qu'en rechignant et, qu'au fond, ils exècrent bougrement Nez-Cassé. Mais voilà, c'est le nerf qui manque ! Les gas ne se rendent pas compte qu'avec un peu d'entente ils pourraient dire « Zut ! » à leur galeux quand il veut les forcer d'aller à la messe.

Si, l'autre jour, au lieu de n'être que deux à avoir de la dignité, ils avaient été un cent, Nez-cassé aurait été forcé de les laisser libres.

Plus encore, s'ils voulaient, ils prouveraient à leur singe qu'il leur est inutile et qu'ils peuvent vivoter sans le nourrir.

Tout cela, les bons bougres le savent, — et pourtant ils courbent la tête sous le joug du patron et devant le goupillon du curé.

Ohé, les cardeux, c'est-y donc si cotonneux d'avoir un peu de volonté et d'énergie ?

Arbitraire policier

Le Hâvre. — L'autre jour, le copain Hamelin s'amenait au Hâvre et il se préparait à vendre les journaux libertaires quand le commissaire spécial le fit empoigner et fiche au bloc.

Il fut gardé de 11 heures du matin à six heures du soir et il eut beau réclamer à bouffer, on ne voulut rien savoir.

A la fin, le commissaire se décida à relâcher le copain et, renaudeur comme un cabot à qui on aurait soufflé un os à moëlle, il lui dit en soupirant :

« Je vous relâche.... C'est malheureux, je ne puis pas vous empêcher de vendre ces journaux-là !... »

Mille tonnerres, voilà du pur arbitraire !

N'oublions pas que nous sommes en république et que Félisque est notre tsar.

Dans le beau monde....

Roubaix. — Les journaleux s'engueulent ; l'un d'eux est poursuivi ; mais comme il n'est pas anarcho il n'y a pas de danger que — comme à Philippe — on lui colle cinq ans et un mois.

Autre chose : on a raconté une histoire d'amour qu'on dit fausse.

Une jeune capitaliste aurait levé le pied avec son valet de chambre.

Dans ces histoires-là, y a pas à fiche son nez, ça ne regarde personne. Chacun est libre d'agir selon son sentiment.

Il n'y a pas d'êtres supérieurs : le monde n'est pas divisé en larbins et aristos, mais uniquement en hommes et femmes.

Qu'importe à la société que tels ou tels se bécottent ? Et, de quel droit, ce qu'on appelle l'opinion publique jacasserait-elle de ce qui se passe derrière les rideaux ?

Le père Peinard se fout de tout ça : l'amour souffle où il veut.

Et il ne fout son grain de sel dans ces micsmacs que lorsqu'un chameaucrate ou un sac-à-mistoufles impose ses caresses à une gosseline placée sous sa coupe.

Là, y a plus d'amour! Il y a attentat à la liberté, pression du maître qui dit à l'esclave : si tu ne cèdes pas tu crèveras de faim...

Alors, ça change d'antienne : c'est un sacré plaisir de triquer ces cochons qui usent du droit de cuissage.

Mais, jacasser d'une jeune richarde qui se fuite avec son larbin.... Que non pas ! Il serait à souhaiter que toutes les filles de patrons fassent pareil : qu'elles foutent leur fleur d'oranger aux orties !...

Si ça ne faisait pas de bien, ça ne ferait toujours pas de mal !

Rouspétance d'employés

Béziers. — Depuis quelques dimanches il y a, dans les rues, des manifestances d'employés réclamant la fermeture des magasins le dimanche.

Turellement, la police ne se prive pas de tomber sur le dos des manifestants et de les bousculer salement.

Dans notre sacré patelin on a tellement le respect de l'uniforme qu'un sergot suffit à fiche en déroute une douzaine de bons bongres.

C'est triste, nom d'une pipe !

Certes, la fermeture des magasins le dimanche est de la gnognotte, comparée à tout ce que sont en droit d'exiger les employés. N'importe, il vaut mieux les voir rouspéter pour cette babiole que non pas qu'ils soient à plat ventre devant leurs exploiteurs.

Angieterre. — Le fiasco de la grève des mécaniciens est bougrement carabiné! Les grévistes ont fait l'addition de leurs dépenses : ça monte à 27 ou 28 millions!

Quand la grève éclata il y avait, dans la caisse des trades-unions des mécaniciens, un magot de huit millions — qui y ont passé ! Quatorze millions sont tombés par souscriptions et les cinq autres millions ont été empruntés — et il va maintenant falloir les rembourser !

Vingt-huit millions..., ce n'est pas un sou, nom de dieu !

C'est la plus colossale dépense de galette qu'il y ait jamais eu pour une grève.

Et, nom de dieu, si ce gros tas de pognon a été boulotté sans réel profit pour les grévistes, au moins il en découle une sacrée leçon : c'est que les prolos se foutent le doigt dans l'œil jusqu'au coude, s'ils espèrent fiche en déroute les capitalos en essayant de les prendre par la famine.

Sur ce terrain, ce sera toujours la lutte du pot de terre contre le pot de fer : quand les prolos ont des billets de mille, les patrons remuent des millions et quand, kif-kif pour la grève des mécaniciens, les turbineurs sont bardés de millions, les capitalos leur opposent des milliards.

C'est à la force du poignet que doivent se vider les chichis entre exploités et exploiteurs.

Sur ce terrain, l'équilibre est vivement rétabli : le pognon capitaliste n'a plus sa puissance d'écrasement.

Voila ce que les bons bougres doivent se fourrer dans le citron s'ils veulent s'éviter une chiée de désillusions et de défaites.

L'Irlande est toujours le pays de la famine!

Depuis des siècles que ce malheureux patelin est sous la coupe de l'Angleterre, les Irlandais croupissent dans une mistoufle continuelle.

Autrefois, ils se sont rebiffés... Aujourd'hui, ils n'en ont plus la force!

La plupart du temps les pauvres bougres ne bouffent que des pommes de terre, — heureux encore de pouvoir s'en empiffrer à leur faim!

Cette cochonne de nourriture vaut mieux que rien, — c'est sûr! Ce qui ne veut pas dire qu'elle vaille grand chose : les patates sont un trompe-la-faim qui emplit le ventre et ne nourrit pas.

Les exploiteurs ont élevé des statues à Parmentier, le vulgarisateur de la pomme de terre et ça se comprend : la patate est une pâture débilitante qui anémie et avachit ceux qui en font la base de leur alimentation.

Dans les pays du Nord on s'en empiffre bougrement, aussi le populo y est-il molasse et gnian-gnian. Pour se donner du montant on liche des verrées d'alcool.

Et ça fait du propre : alcool et patates se combinent rudement bien pour enlever tout nerf aux pauvres bougres.

Ainsi, l'Irlande où on ne bouffe guère que des patates, est aussi un patelin où l'alcoolisme est carabiné.

Et, cette année, la récolte des patates ayant raté, les Irlandais n'ont même pas ce trompe-la-faim pour se rassasier.

Il y a, actuellement, là-bas, quelque chose comme un million de pauvres bougres réduits à bouffer du vent... ou de la terre! Sur les bords de la mer les malheureux boulottent des algues marines bouillies et, comme les proprios ne perdent jamais une occase de voler le populo, les riverains font payer une petiote redevance sur chaque panier d'algues qui est récolté.

Inutile d'ajouter que cette nourriture est tellement malsaine que ceux qui s'en gavent en attrapent la crève : le typhus ou bien de sacrées maladies de la peau.

Ce n'est pourtant pas la boustifaille qui manque sur la boule ronde, ni les moyens de communication pour la faire arriver là où il y a disette.

Si on voulait, en quarante-huit heures, on aurait ravitaillé l'Irlande et coupé la chique à la famine.

Mais, on ne veut pas! Les chameaucrates anglais tiennent à ce que l'Irlande croupisse dans la mistoufle noire, afin que l'esprit de révolte n'y germe pas.

Loin de chercher à tirer les Irlandais du pétrin les dirigeants anglais les y poussent : il y a deux ans encore, la récolte de pommes de terres rata. Que fit la gouvernance? Elle amena d'Ecosse des pommes de terre à moitié pourries et les vendit aux Irlandais, comme semence, à des prix exhorbitants.

Comme les paysans qui achetèrent cette cochonnerie ne payèrent pas comptant, aujourd'hui la gouvernance les traque, les fait saisir et les fout à la rue.

C'est là de la riche philanthropie!...

Comment tout ça finira-t-il?

Ah, nom de dieu, voilà qui est bougrement difficile à dire.

La fin logique, qui arrêterait la famine pour de bon, serait que les Irlandais se débarrassent des morpions qui les rongent.

Mais voilà, les malheureux sont tellement démolis par la purée noire qu'ils n'ont plus de moëlle !

Italie. — En Italie aussi, la misère est carabinée.... quasiment autant qu'en Irlande!

Seulement, les Italiens sont moins fourneautins que les Irlandais : ils finissent par la trouver mauvaise et ils font du rébecca.

Les émeutes continuent à ronfler!

Et ce n'est pas dans un coin restreint de l'Italie que le grabuge mijote — c'est d'un bout à l'autre du patelin.

Partout, il y a une sacrée effervescence de mistoufliers! Les pauvres bougres ont soupé de la résignation : ils veulent bouffer!

Qui donc osera leur donner tort?

La seule chose dont on puisse les blâmer c'est de ne pas exiger le droit à la vie avec assez de nerf....

Mais, foutre, laissons pisser le mouton!

Belgique. — Partout où les copains se décarcassent la propagande ronfle. C'est ce qui se produit à Liège et dans les patelins environnants où, grâce à l'initiative de bons fieux, le mouvement ouvrier s'oriente vers les idées libertaires.

Pour preuve la babillarde suivante :

« Liège, 8 février 1898.

« Sous peu va expirer le mandat de la députation socialiste liégeoise, aussi, à grands coups de grosse caisse et de tambour essaie-t-on de rallier la population, autour dn guignol électoral.

« Le dimanche 6 février un meeting monstre a eu lieu à Fontainebleau et Vandervelde, le politicien-leader du Parti Ouvrier belge a fait l'historique du socialisme *scientifique*, en faisant ressortir l'importance de la question électorale qui, d'après lui, révolutionnera le monde.

« Le P. O. avait, comme d'habitude, mobilisé sa claque pour encouranger la foule des inconscients, mais quelle ne fut pas la surprise du bureau quand notre camarade Georges Thonar demanda la parole. Demblon qui présidait — et qui connait la valeur oratoire de notre ami — déclara d'abord qu'il préférait donner la parole à un adversaire politique.

« Il ne s'en présenta pas!... Alors, il ajouta qu'il allait consulter l'assemblée pour savoir s'il y avait lieu de donner la parole à un anarchiste. Il se fit un vacarme épouvantable dans la salle et, devant l'hostilité d'une bonne partie de l'auditoire, le président dut céder la parole à notre camarade.

« Alors, d'une voix vibrante, Thonar fait un parallèle entre les socialistes qui veulent l'empêcher de parler et les tyrans. La foule, dit-il, ne peut rien contre la vérité, pas plus que guillotine et prison! Ensuite, il démontre que les intérêts des travailleurs et ceux des bourgeois sont inconciliables et qu'il est nécessaire de briser les institutions actuelles. Ceci, dit-il, ne pourra se faire que par la révolution qui, pour être fructueuse, doit être consciente. Notre mission est donc de faire des hommes conscients et de développer en eux l'esprit de révolte. Le parlementarisme, au contraire, endort la masse et développe en elle cet esprit religieux qui consiste à remettre à une puissance quelconque le soin de ses affaires ; ce qui fait qu'un homme qui la flatte la conduit où il veut. Après avoir démontré les avantages de la lutte économique pour les travailleurs, le camarade conclut en déclarant que le parlementarisme des anarchistes consiste à chambarder les fabriques de lois.

« Ce discours, quoique interrompu souventes fois par les aveugles du P. O. a été très applaudi.

« Bonne journée pour la propagande de nos idées, mais ça ne fait pas l'affaire des socialos à la manque qui sont à la tête du P. O. liégeois : ils craignent que l'assiette au beurre s'évanouisse.

« A. Boulanger. »

Aux Copains

En vue de la prochaine foire électorale va être publiée En période électorale, *chique brochure de Malatesta, traduite pour la première fois de l'italien.*

Comme Entre paysans, *la brochure* En période électorale *est sous forme dialoguée; c'est une virulente critique du suffrage universel : un socialo et un anarcho discutent et, en une belle vigueur d'argumentation est dépioté le suffrage universel.*

En période électorale *sera laissée aux premiers souscripteurs, qui en prendront au moins un cent, à* **cinq francs le cent.**

L'exemplaire, dix centimes.

Adresser les demandes et la galette aux bureaux du Père Peinard, *15, rue Lavieuville (Montmartre) Paris.*

LA CAGE

Le groupe de l' " Idée Nouvelle " *donnera sur invitations personnelles, le dimanche 20 février, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, dans la grande salle de l'Hôtel des Sociétés Savantes, rue Serpente, une lecture conférence de* **La Cage**, *la pièce du camarade Lucien Descaves, récemment interdite au Théatre-Antoine.*

La conférence sera faite par M. Léopold Lacour et Lucien Descaves lira sa pièce.

On trouvera des invitations aux bureaux du Père Peinard.

OHÉ, LES BONS FIEUX

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite; Ruminades sur le calendrier; Dévidage des mois; Pluie d'étoiles, éclipses et marées; les Saisons; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique; les Cabots de la haute; le Sabottage; la Fabrication de l'or et des pierreries; l'Inquisition moderne en Espagne; les Hordes de trimardeurs; Sergot, poésie; le Distinguo du « tien » et du « mien »; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique; l'Autorité tue l'amour; le Pacte de Famin

GRAVURES. — Liberté! l'Automne; l'Hiver; le Printemps; l'Eté; Rien pour tous, tout pour un (extrait du " Postillon " de Munich); le Veau d'or; le Pédaleur et le Capitalo (extrait de " The Comming Nation ", journal de la colonie Ruskin; l'Inquisition : la novade, le fouet et le bâillon, le arrachage des chairs, l'arrachage

des ongles, l'écrabouillage des parties sexuelles; Germinal! Gessler vit encore! dessin de Rœdel; la Misère en gibus et en redingue; le Paysan, dessin de A. Willette; le Mariage moderne; le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du " Cri de Paris ").

Prix de l'Almanach : **25 cent.**
Pour le recevoir franco : **35 cent.**

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchampt.
Samedi, réunion.
Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du " Père Peinard " ou chez Lille, rue Durantin.

N. B. — Tous les jeudis, les camarades qui désirent prendre des volumes sont avisés que la Bibliothèque est ouverte de 8 h. à 10 h.

— Groupe d'études sociales des Libertaires des Xe et XIe arrond., 164, avenue Parmentier, salle Belpaire.
Réunion tous les lundis, à 9 h.

— Groupe d'Etudes sociales du XIIIe, 104, avenue d'Italie. Tous les vendredis, à 8 h. 1/2.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Groupe Communiste du XIVe. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 51, rue de l'Ouest.

— Le *Réveil de la Butte*, réunion tous les lundis à 9 h. du soir, au siège social, salle Moreau, 1, rue Ste-Marie.

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XIIe. Les camarades se réunissent le samedi à 9 h., salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Les groupes libertaires abstentionnistes des Xe, XI, XIXe, XXe arr., réunion les samedis à 9 h., salle Belpaire, 164, avenue Parmentier.
On s'occupera exclusivement de propagande antimilitariste et anti-électorale.

Banlieue

PUTEAUX. — Un groupe d'anti-proprios est en formation, le porteur des journaux libertaires indiquera aux bons bougres le lieu et la date de la première réunion.

SAINT-DENIS — Bibliothèque Sociale. Nous prions les journaux et revues libertaires de vouloir bien nous faire le service.
Envoyer au compagnon Louis Grandidier, 1, rue Pierre-Béguin.

IVRY-SUR-SEINE. — Le Groupe libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.

GENNEVILLIERS. — Les libertaires se réunissent le jeudi, à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

AUBERVILLIERS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion a la Bibliothèque sociale, 11, rue des Ecoles.
Les camarades qui ont des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

Province

ROMANS. — Les copains trouveront le *Père Peinard* et toutes les publications libertaires chez le copain Belle, cafetier, quai des Luzernes. Bourg de Péage.

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, restaurant Brousseaux, 3, place du Champ de Foire, au premier étage.
Les camarades qui pourraient envoyer brochures et journaux pour la bibliothèque sont priés de les adresser à la Jeunesse Libertaire, 3, place du Champ de Foire.
P. S. — La bibliothèque est ouverte tous les dimanches de 10 h. à midi. Ceux qui détiennent des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

SAINT-QUENTIN. — Les journaux et toutes les publications anarchistes sont en vente chez le camarade Massey, 6, rue du Jeu de Paume, qui crie en ville et porte à domicile.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

TROYES. — Montperrin, rue de Gournay, 65, vend et porte à domicile le " Père Peinard " le " Libertaire " et les " Temps Nouveaux ", ainsi que les brochures libertaires.

NIMES. — Les libertaires réunis se trouvent tous les samedis et dimanches Bar du Musée, boul. Courbet.
Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

— Le " Père Peinard ", l' " Almanach du Père Peinard " et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 8 h., café du Gard, boul. Gambetta, 30.

AMIENS. — Les camarades sont invités à se réunir le samedi 12, à 8 h. 1/2 du soir et le dimanche 13, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faubourg du Cours.

REIMS. — Le camarade Fourdrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Samedi 19 février, réunion à 8 h. 1/2, salle du Cruchon d'or, au coin du boulevard Carteret et de la rue de Cernay.
Ordre du jour : La mystification électorale et les moyens de faire une active propagande anti-votarde. Amis, sympathiques et ennemis sont invités.

EPINAL. — Un groupe d'études sociales vient de se former à Epinal. Les camarades désireux d'assister à ses réunions n'ont qu'à s'adresser au copain Loquier, 25, rue Rualménil.
Les camarades qui pourraient envoyer bouquins et brochures pour la bibliothèque du groupe n'ont qu'à les adresser à Loquier.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.

— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.

LE MANS. — Les lecteurs du " Père Peinard ", des " Temps Nouveaux " et du " Libertaire " se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

DUNKERQUE. — Le " Père Peinard " est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, rue de la Boucherie, au comptoir n° 5.
On causera!

TARARE. — Le " Père Peinard " et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TARARE. — Les lecteurs des journaux anarchistes sont invités à se réunir le dimanche 20 février, à 8 h. du soir, chez Charles, cafetier, rue de Belfort.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.
En vente aussi, la brochure : les " Variations guesdistes ".

GAP. — Le " Père Peinard " et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schlebach, 85, quai d'Orban.

— Le cercle « la Neutralité » invite les camarades de la province à assister au Congrès régional qui se tiendra chez Schlebach, 85, quai Orban, le deuxième dimanche de février à 10 h.
Pour tous renseignements, s'adresser, au camarade G. Thomas, rue F. S. Servais, Liège.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIERS. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend ous les journaux et publications libertaires.

Petite Poste

M. Bruxelles. — R. Deville. — W. Fresseneville. — S. Cette. — G. Cavaillon. — P. Londres. — E. B. Véretz. — L. F. Liège. — B. Givors. — G. Betaucourt. — M. Avignon. — R. Bézenet. — P. Grand Auverné. — V. La Salle. — R. Roanne. — M. St-Nazaire. — D. Bordeaux. — B. Bléré. — C. Marseille. — N. Alger. — E. Reims. — H. Alais. — P. Brieulles. — B. Leeds. — H. Havre. — T. Thizy. — B. Nantes. — P. A. Trélazé. — — L. Orléans. — M. St-Quentin. — Reçu réglements, merci.

— P. G. Roanne : Ta poésie n'est guère époilante. Au lieu d'envoyer des vers, envoie donc des tuyaux sur l'exploitation que subit le populo dans le patelin.

— Le camarade Gilbert, 25, rue Navarin, désire correspondre avec le camarade Georges-Georges.

B. Chalon : Il n'y a pas de dépositaire à Toul.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD

NEW-YORK, 5 fr.

WEIR-CITY. — Frank Legrand 20 sous, Com. Akermann 20 sous, Chas Hayon 25 sous, Virginie Hayon 10 sous, Delphin Douça 25 sous, Hayon Henri 25 sous, John Bavier 25 sous, Chapon Alfred 25 sous, Flipart François 10 sous. Total : 1 dollar 85.

LE GROUPE DES AFFAMÉS. — Spring Valley 15 fr.

G. rue de Norvins 0.25, T. Ay 1 fr., H. Tours 1 fr., B. Leeds 2 fr., C. Tarare 0.50.

L'IDEA LIBRE, le seul journal libertaire qui se publie actuellement en Espagne est en vente à Paris, chez Fayet, 85, rue du Temple et à la Librairie sociologique, 61, rue Réaumur.

Le compagnon Taupin va parcourir la région de Paris au Havre et il sera heureux d'entrer en relations avec les camarades des localités qui se trouveront sur sa route; il se met à leur disposition pour des conférences.

LIBRAIRIE SOCIOLOGIQUE
61, Rue Réaumur, 61

Un copain vient d'ouvrir une boutique de librairie où sont en vente toutes les publications libertaires et d'économie sociale.
Les camarades feront bien de s'y fournir et d'y amener leurs amis afin que cette entreprise de propagande puisse tenir.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1896 et 1897, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.
L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemp.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.
L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.
UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine
AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.
L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.
EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.
LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.
DÉFENSE D'ETIÉVANT.
PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.
LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.
LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.
ENTRE PAYSANS, par Malatesta.
L'ANARCHIE DANS L'EVOLUTION SOCIALISTE, par Kropotkine.
LE MACHINISME, par Jean Grave.
LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemp.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le " Libertaire ".
LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.
POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du " Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes ".
L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.
RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.
MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemp.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.
L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.
LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.
PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.
DIEU ET L'ETAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.
ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.
COMMENT L'ETAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.
BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.
GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.
La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.
LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.
LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.
LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.
LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.
L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.
LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.
DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.
LES JOYEUSETÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.
LA DOULEUR UNIVERSELLE, par Sébastien Faure.
DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.
BIRIBI, par Darien.
LES INQUISITEURS D'ESPAGNE, par Del Marmol.
PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME, par Jacques Sautarel.
LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par Hamon.
LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.
LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par Hamon.
ŒUVRES de Bakounine.
LE SOCIALISME EN DANGER, par Doméla Nieuvenhuis.
SOUPES, per Lucien Descaves.
L'EVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHIQUE, par Elisée Reclus.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant : C. FAVIER.
Imp. C. Favier, 15, rue Lavieuville, Paris.

LES ARTS
LES SCIENCES
LES CULTES
LA JUSTICE
L'ARMÉE
LE CAPITAL
Marianne - ALLONS MESDAMES, AU SALON !!!!